LP
F5012
1858
M924

DROIT DE PROPRIÉTÉ RÉSERVÉ.

LA MOUCHE A BLE,

SON

ORIGINE,

ET LES

MOYENS DE LA DETRUIRE,

PAR UN CULTIVATEUR PRATIQUE.

MONTREAL:

IMPRIMÉ PAR CÉRAT ET BOURGUIGNON, 22, RUE ST. GABRIEL,

1858.

PRIX QUINZE SOUS.

F5012
1858
M924

L'EXPOSITION PROVINCIALE
AGRICOLE ET INDUSTRIELLE
DU BAS-CANADA,
S'OUVRIRA A MONTREAL LES

30 Septembre et 1er Octobre prochain.

Les entrées devront être faites le ou avant le 20 septembre prochain.

Les animaux et les produits devront être rendus sur le terrain MERCREDI, le 29 SEPTEMBRE. Le département industriel s'ouvrira LUNDI, le 27 à 9 heures., jour auquel on recevra les machines exigeant une force motrice; les autres objets devront être rendus avant 3 heures P. M., le MARDI, 28.

Pour plus de détails voir la liste des prix en s'adressant pour le département AGRICOLE à J. PERRAULT, Secrétaire de la chambre d'agriculture.

Pour le département INDUSTRIEL à A. STEVENSON, Institut des Artisans.

P. S.—Les journaux du Bas-Canada qui voudront publier la présente annonce deux fois par semaine jusqu'au jour de l'Exposition pourront le faire au prix de $6.

J. PERRAULT,
10 Août 1858. Sec. Chambre d'Agriculture, B.-C.

INFIRMERIE VETERINAIRE DE MONTREAL.

LE Dr. VOGELI,

MÉDECIN VÉTÉRINAIRE A MONTRÉAL.

No 11 et 12, Rue Bonsecours,

A l'honneur d'informer le public qu'il est à sa disposition tous les jours de 6 à 10 heures du matin et de 2 à 5 du soir.

Il prend des chevaux malades en pension au prix d'UN DOLLAR DOUZE CENTS ET DEMIE PAR JOUR; soins, pansements et nourriture compris. Il se rend partout où on juge à propos de l'appeler à des prix modérés, pratique toutes operations et fournit tous médicaments.

Il choisit cette occasion pour remercier le public Canadien de l'accueil qu'il a reçu de lui et pour le prier de lui continuer son patronage.

N. B. Le Dr. Vogeli se chargera volontiers de la traduction de l'Anglais en Français de tous mémoires, pamphlets, &c., &c., concernant la Médecine et la Chirurgie, l'Agriculture, l'Art Vétérinaire, la Littérature et l'Equitation.

DROIT DE PROPRIÉTÉ RÉSERVÉ.

LA

MOUCHE A BLE,

SON

ORIGINE,

ET LES

MOYENS DE LA DETRUIRE,

PAR UN CULTIVATEUR PRATIQUE.

MONTREAL:

IMPRIMÉ PAR CÉRAT ET BOURGUIGNON, 22, RUE ST. GABRIEL.

1858.

PRIX QUINZE SOUS.

F5012
1858
H924

The EDITH *and* LORNE PIERCE
COLLECTION *of* CANADIANA

Queen's University at Kingston

LA MOUCHE A BLE.

A une époque où les cultivateurs du Canada, et de l'Amérique en général, souffrent d'une manière alarmante des ravages de la mouche à blé, il semble qu'un devoir impérieux oblige de poser devant eux des faits qui puissent les mettre en état de les éviter, et d'aviser aux moyens de faire disparaître les mauvais effets qui naissent de cette source de malheurs. L'importance du sujet augmente quand nous considérons que notre pays est purement agricole, que toutes les affaires dépendent, plus ou moins, du succès de l'agriculteur, en un mot que l'avenir de la société en dépend entièrement. Nos villes se ressentent immédiatement des changements dans les prix des denrées du Canada, et ceux pour qui l'industrie est un moyen d'existence souffrent en commun avec les centres de population.

Il est donc de la plus haute importance pour nous de connaître les moyens de préserver du malheur la source principale de nos richesses. Il n'y a personne d'exempt de la responsabilité que lui impose le sujet. L'homme de profession, le commerçant, l'artisan, le laboureur, ont tous l'intérêt le plus grand et le plus direct dans la solution du problème. " Qu'y a-t-il à faire pour rendre la position du cultivateur plus profitable et plus indépendante ? La question est d'autant plus difficile à résoudre qu'il faut le faire *comprendre* à la classe agricole de notre population, afin qu'elle agisse d'après l'avis offert. Il faut leur faire comprendre, à n'importe quel prix, le grand.

1075267

intérêt que l'on porte à leur position, et leur faire voir que les remèdes suggérés portent le cachet de la réalité, et qu'ils sont dignes de l'essai. Le plutôt on les en aura convaincus, le plutôt l'on verra de bons résultats couronner les travaux entrepris dans leur interêt.

Considérant les grands dommages causés par la mouche à blé, il n'est guère à l'honneur du Canada de dire que l'on n'ait pu trouver un *cultivateur pratique* capable de traiter le sujet d'une manière avantageuse.

Il est vrai que l'on a tâché d'expliquer au cultivateur la nature de cet insecte, et que l'on a proposé des remèdes pour le faire disparaître, mais malheureusement ils n'ont produit aucuns bons résultats. Il n'est pas absolument nécessaire de connaître l'histoire de la mouche à blé, et il n'est pas d'une grande importance pour le cultivateur pratique de classifier ses différentes espèces, mais il faut connaître ses transformations, ses habitudes, les différentes phases par lesquelles il passe, les époques et les saisons où elles se produisent, et finalement, le temps convenable de l'attaquer pour la détruire, et les moyens d'y arriver. Nous nous proposons d'expliquer le tout très succinctement, en évitant les termes scientifiques, et nous tâcherons de mettre devant le cultivateur la " cause et le remède, " en espérant sincèrement de voir nos travaux couronnés de quelques succès.

Nous ne prétendons pas dire que nous avons étudié la science de l'histoire naturelle ou au moins sa partie Entomologique, suivant la marche classique à laquelle adhèrent nos savants naturalistes. Nous approuvons certainement de telles études, elles tendent immédiatement à embellir l'esprit, et le rendent propre à des réflexions élevées ; mais pour l'homme pratique, dont le sort est de gagner son pain à la sueur de son front, une étude aussi variée et aussi difficile, est le plus souvent hors de question, il n'est pas nécessaire qu'il étende ses recherches sur le vaste domaine de la nature en entier, avant de pouvoir donner au monde le résultat de son observation, dans le cercle étroit dans lequel il est plus particulièrement enfermé, et, de plus, nous sommes d'opinion que les recherches du naturaliste sont, pour la

plupart, trop générales pour être vraiment pratiques sur quelque point, à moins, cependant, qu'il ne se soit livré plus particulièrement à l'étude d'un sujet.

Mais loin, comme nous sommes, de déprécier la bonté et les habitudes industrielles de nos cultivateurs, personne ne peut nier, même l'écrivain, qui a été depuis son bas-âge agriculteur pratique, que le cultivateur exerce ses plus hautes facultés d'une manière par trop limitée, persuadé, lorsqu'il retourne chez lui après une longue journée de fatigue, que personne ne peut le blamer; et il semble regrettable que malgré les myriades d'êtres animés qui se multiplient sur son chemin, il médite rarement sur la fin pour laquelle ils ont été créés, ou sur leur utilité dans l'ordre de la nature. Ce manque d'exercice de la pensée est profondément regrettable, et si les facultés de la pensée eussent été plus généralement cultivées nous aurions déjà trouvé parmi les agriculteurs des hommes qui auraient pu faire disparaître entièrement la mouche à blé, ou, du moins, en diminuer tellement le nombre, que ses ravages eussent été comparativement sans importance. Mais celui qui voudra entreprendre cette tâche, devra non-seulement connaître l'insecte, sa nature et ses habitudes, mais il devra être en même temps cultivateur pratique, autrement, les remèdes qu'il prescrira seront très probablement sans efficacité, parcequ'il ignorera la routine de la culture, ce qui y est possible et ce qui y est impossible, le travail physique nécessaire et les dépenses que nécessitera l'application de son remède.

Aujourd'hui on entend dire à beaucoup de cultivateurs qu'ils se rappellent que la mouche à blé (nous ne parlons pas du charançon, car il est peu connu en Canada), était tout-à-fait inconnue, et cette remarque n'est certainement pas dénuée de vérité. Nous admettons avec eux qu'il y a eu un temps, qui n'est pas bien reculé, où cet insecte et ses ravages sur la récolte de blé, étaient tout-à-fait inconnus sur le continent américain.

Mais ces temps sont très différents des temps actuels. Depuis les déserts sont devenus des champs fertiles—les forêts sont tombées sous la hache du bûcheron,

et des champs de grains les ont remplacées ; et il semble que l'amélioration du pays est accompagnée de maux semblables à ceux qui accompagnent ordinairement la civilsation.

Jetons un coup d'œil sur la différenee qui existe entre la ville et la campagne. Notre population se réunit dans ces centres où les talents et les sciences se développent, et tandis que les plus beaux sentiments de notre nature, par le choc des idées deviennent plus parfaits—car nous le disons la ville est le centre où plusieurs tendent à un même but et produisent de grands résultats—n'est-il pas vrai que l'on y trouve la consomption, les fièvres et tous les maux auxquels l'homme est sujet ? Cependant, malgré ces résultats, nous ne pensons pas qu'il faille disperser la population de nos villes pour prévenir la maladie, (*) mais plutôt recourir à des moyens de conserver la santé publique, et de prévenir les maux qui menacent une population trop nombreuse—enfin, autant qu'il sera possible, d'obtenir dans les villes, au moyen de l'art ce que la campagne reçoit des mains de la nature.

N'est-il pas vrai qu'il y a eu un temps où le lieu où repose maintenant la ville, quoiqu'il y existât moins de prétensions, était presque tout à fait exempt des maladies qui y règnent actuellement ? C'est ce qui nous fait arriver à la conclusion que ces maladies sont le prix des priviléges de la société, et de tous ses plaisirs. Nous disonsdonc comme l'a remarqué le cultivateur, qu'il y a eu un temps où la mouche à blé n'existait pas dans la paroisse ou le district où il réside—pour les mêmes raisons que nous avons données en parlant des villes, et des maladies qui s'y déclaraient, conséquence d'une accumulation d'êtres humains dans un même endroit. Le fait que cela est arrivé dans ce pays à un certain étage de l'amélioration en agriculture, nous explique la présence du plus dangéreux ennemi du cultivateur. L'on a observé, et peut être à bon

---

(*) En parlant de disperser la population des villes nous voulons referer au plan proposé par quelques écrivains, de suspendre la culture du blé, comme moyen efficace de faire disparaître la mouche à blé.

droit, que le climat est plus ou moins influencé et que ses inclémences ont été plus ou moins adoucies par l'agriculture. Ceci ne paraît pas inadmissible si l'on réfléchit à la relation qui existe entre la matière qui compose notre sol, et les gaz subtiles qui composent son atmosphère ambiant—questionsbien développéespar la chimie agricole ; et il nous parait évident, que dans cet état de transition, et à un certain étage donné, l'action mutuelle de la terre et de l'atmosphère facilite la naissance (*) de nouvelles tribus d'insectes, peut-être connues dans d'autres parties de l'univers, mais aussi nouvelles pour nous que si elles n'eussent jamais existé. C'est ainsi qu'à un certain étage dans l'amélioration d'un pays, naissent des plaies telles que le charançon, le cousin ou la mouche à blé ; et il est difficile de comprendre, comment, d'après les lois reconnues de la nature, ils peuvent faire leur apparition dans dans un temps plutôt que dans un autre. C'est peut-être pour affermir la supposition que l'on fait, par analogie, en supposant que chaque zone sur la surface du globe donne naissance à des tribus qui lui sont particulières, et adaptées au sol et au climat qu'elles sont nées pour habiter. C'est ainsi que nous cherchons à nous rendre compte de l'origine du destructeur du blé, qui s'est introduit chez nous, et que nous ne connaissions pas il y a quelques années. Nous allons maintenant détailler nos observations et les résultats auxquels elles nous ont fait arriver.

Il y a déjà quelques années que l'écrivain de cet opuscule a commencé les observations et les expériences dont il offre aujourd'hui le résultat. Ces observations furent commencées vers la fin du mois de juin, et nous firent voir des milliers de petites mouches qui infestaient le champ de blé, et voltigeaient de tige en tige comme si elles eussent eu un but défini.

(*) Que l'on ne nous accuse pas de favoriser la croyance infidèle que des êtres organisés sont oupeuventêtre appelés à l'existence par la seule combinaison fortuite des circonstances—loin de là. Nous admettons que le germe existe déjà, mais il lui faut l'influence bienfaisante de la chaleur, de l'humidité, etc., avant de se développer complètement ou de manifester leurs tendances nuisibles.

Rien n'est plus beau un soir d'été que de s'abandonner à l'observation attentive de ces insectes, et pour celui qui ne comprend pas le dommage qu'ils font,il y a peu de spectacles plus intéressants. Comme le papillon ordinaire que l'on voit dans les jardins potagers, la mouche à blé dépose son œuf avec soin sur le blé qui pousse, aprés quoi elle meure, et au bout de dix ou quinze jours, l'œuf éclot et produit un petit ver, qui bientôt mange le blé croissant. Le blé semble avoir été destiné par la nature à servir de nourriture à cet insecte, et le temps qui s'écoule entre le moment où il depose son œuf jusque à la coupe du grain, semble être le temps nécessaire pour l'amener à maturité,—en outre, il est presqu'évident que si l'on suspendait la culture du blé pendant une année seulement, l'insecte disparaîtrait, car il semble qu'il n'y a aucune autre céréale qui puisse le soutenir pendant une année. Mais ce serait une calamité que le pays pourrait à peine supporter, c'est pourquoi il faut aviser à d'autres moyens. Pour faire nos observations,nous avons choisi une gerbe de blé, et préparé un espace de la même grandeur environ que celui que la gerbe occupe en croissant, et après l'avoir bien secouée dans un endroit bien uni, nous avons trouvé la surface entièrement couverte de petits vers.

Nous avons ensuite enclos avec soin l'espace ainsi occupé, et de jour en jour nous avons suivi les progrès que faisaient ces petits vers pour arriver à l'état de chrysalides, ce que exige généralement trois semaines environ après qu'ils sont tombés à terre. Beaucoup néanmoins y arrivent au bout de vingt huit jours, mais généralement après ce temps, suivant *nos* observations, on peut dire que le ver a imparfaitement atteint quelquefois cet état et s'est mis à l'abri des rigueurs de l'hiver. Au commencement de l'été il brise son enveloppe et en sort en mouche qui voltige ça et lá pour propager de nouveau son espèce. Les expériences que nous avons faites la première année nous ont fait voir les dégrés par lesquels passe la mouche, et le temps qu'elle est dans chaque dégré. L'année suivante nous avons été plus loin, dans le but de confirmer nos premiers résultats en renouvelant nos expériences.

Cette fois nous en enterrâmes un grand nombre à

une profondeur de plusieurs pouces dans la terre, en ayant soin d'éloigner toute chose qui pouvait nuire, et nous en attendimes le résultat.

Au temps voulu, nous nous aperçumes que les vers enfouis bien avant étaient rendus à la surface, et s'envolaient aussi gaiement que s'ils n'eussent jamais été enterrés—de fait ils avaient éclos plutôt, et paraissaient plus forts que ceux qui étaient restés à la surface pendant l'hiver. Nos observations sembleraient donc indiquer la futilité des suggestions de ceux qui recommandent au cultivateur de labourer profondément pour détruire cet insecte.

Nous n'entendons pas déprécier le labourage profond, au contraire, il n'y a rien dans ce qui à rapport à la bonne rotation de plus essentielle à la culture bien réussie ; nous disons seulement que le labourage profond est presqu'inutile comme moyen de détruire le ver à blé.

Après nous être assuré par une soigneuse observation des faits ci-dessus, il n'était pas trop pour nous d'espérer d'avoir fait disparaître au moins une partie de la difficulté qui entourrait le sujet. Nous prétendons d'abord que l'apparition de la mouche à blé est due à un certain état transitoire du sol, due à l'action atmosphérique, et aussi parce que le blé est sa nourriture particulière ; secondement le temps où la mouche dépose ses œufs ; troisièment, et la relation exacte qu'il y a entre le temps que le blé met à mûrir et le temps nécessaire au complet developpement du ver, qui a généralement atteint son dernier âge au moment ou l'on coupe le blé ; quatrièmement, (ce qui est bien connu) parce que dans untemps donné il se transforme en chrysalide, état dans lequel il se trouve à l'abri des rigueurs de l'hiver, jusqu'au printemps suivant, temps où la chaleur fait naître une nouvelle génération sous la forme de mouches—et enfin, parce qu'il semble profiter aussi bien si non mieux, enfoui dans la terre que lorsqu'il est exposé à la surface.

Néanmoins, il restait encore à savoir quels moyens employer pour détruire les larves dont des myriades couvraient les champs ensemencés,

Une soigneuse observation nous fit voir les différentes transformations que subissaient l'insecte pendant cette année. D'abord il apparut une mouche qui s'occupa à déposer ses œufs dans le blé, après quoi elle mourut. Les œufs étant éclos, le jeune ver donne signe de vie quand le blé devient laiteux, mais il n'en mange qu'à l'époque où il commence à se durcir. Il commence alors son œuvre de destruction, et comme nous l'avons dit plus haut, il atteint sa maturité quand le blé est prêt pour la faussille. Alors ils deviennent moins tenaces ; ils tombent à terre en grands nombres, et au bout d'un certain temps, ils se transforment en chrysalides. Notre première idée fut alors de savoir dans quel temps il serait mieux d'attaquer l'insecte pour le détruire. A l'état de mouche rien ne peut arrêter sès progrès, et pendant qu'il habite l'épi du blé sous la forme de larve, il est également impossible de le détruire, puis à l'état de chrysalide, comme nous l'ont prouvé nos expériences répétées, il n'y a pas de moyens imaginables capables de le détruire. Nos expériences furent donc négatives, mais nous avons trouvé le temps où il était *impossible* de le détruire. Nous résolûmes de faire un nouvel essai, et comme avant, nous préparâmes un petit morceau de terre, de même grandeur que celui que nous avions choisi auparavant, savoir, l'étendue sur lequel peut croître une gerbe de blé ;—Nous prîmes une gerbe infestée par l'insecte, et nous la secouâmes audessus du petit morceau de terre préparé, de manière à en couvrir la surface de petits vers—ceci fait, et après avoir éloigné tout ce qui pouvait nuire, nous divisâmes le morceau de terre en deux parties égales, et nous appliçâmes notre remède à l'une des moitiés, laissant l'autre dans l'état où elle était avant.

Notre remède se composait de chaux vive, mise en quantité suffisante pour donner une couleur grise à la terre. En faisant cette opération nous eûmes soin de couvrir l'autre moitié de notre morceau de terre, pour empêcher la chaux d'y tomber ; cela fait, nous attendîmes le résultat avec anxiété—en surveillant les plus petits changements qu'il pourrait y avoir.

La tâche était d'autant plus inquiétante et ennuyeuse que nous savions que si notre remède n'était

pas efficace, le fruit de nos observations et de nos expériences de plusieurs années ne serait que chagrins et désappointement.

Tous les jours nous examinions le ver avec une lunette d'approche, et nous comparions les groupes de nos deux morceaux de terre ; ceux qui après des années de travail atteignent le but de leurs recherches, peuvent seuls se faire une idée de notre satisfaction, lorsque nous nous apperçûmes que les insectes qui avaient été soumis à l'influence de la chaux, au bout de quelques jours s'étaient ridés et étaient devenus presqu'imperceptibles, —le germe de la vie avait évidemment disparu—tandis que dans l'autre moitié du morceau de terre, les insectes avaient conservé leur embonpoint et commençaient à se couvrir graduellement d'une coquille qui devait bientôt les rendre invulnérables.

Jusque là nous étions satisfaits et convaincu que nous avions obtenu quelques succès. Mais, résolu de pousser cette expérience plus loin, nous fîmes une boîte pour couvrir le morceau de terre, et éloigner toute nuisance pendant l'hiver, et aussitôt que la neige fut disparue nous enlevames le couvercle pour continuer nos observations. Sur la moitié du morceau de terre sur la quelle nous avions répandu de la chaux, on n'apercevait à l'aide d'un ver lenticulaire, aucune trace de ces milliers d'êtres que nous y avions mis l'automne précédent, tandis que dans l'autre moitié, on voyait parfaitement un grand nombre de chrysalides, saines et complètes dans leur forme, attendant le moment debriser les murs de leurs prisons, pour aller, sous la formede mouches, détruire le blé ça et là. La satisfactionque nous éprouvâmes en faisant cette nouvelle découverte fut extraordinaire et nous nous crûmes bien rémunéré pour les travaux de plusieurs années dévoués à ce sujet.

Voici les résultats : nous avons trouvé que depuis le milieu d'Août jusqu'à la fin de Septembre on pouvait très bien réussir à détruire le ver à blé, en saupoudrant de la chaux vive sur les champs infectés. Aussitôt que le blé à été enlevé du champ, il faut faire l'application qui est comparativement bien peu coûteuse, et n'exige que

peu de travail. Dans tout autre temps de l'année, l'application de la chaux dans le but de détruire cet insecte est inutile, car alors le ver est nu, tendre, et le remède agit facilement ; une fois qu'il est dans sa coquille, il n'y a aucun moyen, si non par le feu, de le détruire.

Nous sommes donc persuadé et nous avons l'espoir que pas un cultivateur dans le Canada ne fermera les yeux à l'avantage d'un remède aussi simple que celui que nous suggérons. Qu'il soit certain qu'en suivant strictement lesinstructions que nous avons données, il en retirera de grands avantages.

Il est possible que la simplicité du remède offert se trouve n'être qu'un cailloux sur un chemin—nous espérons que ça ne sera pas le cas, vu que ce que nous disons ici au cultivateur est le résultat de plusieurs années d'étude et d'investigation, et on ne peut le nier, c'est moins théorique que pratique. On a dit, mais nous ne pouvons pas dire jusqu'à quel point cela est vrai, qu'il n'existe aucun mal pour lequel la nature n'ait fait un remède. Quand nous considérons le Canada à propos du sujet que nous traitons, nous sommes obligé de confesser que cette conviction est rafermie.

La Providence adapte toujours le moyens à la fin proposée. Le Canada est sans doute destiné à devenir l'un des plus grands pays agricoles du monde ; cependant la fertilité de son sol et l'adaptation de son climat à la culture du blé, (surtout le Haut Canada) sembleraient à première vue être des moyens sans fin, le blé n'étant semé que pour être dévoré par un insecte sur lequel nous n'avons apparamment aucun contrôle. Nous avons prescrit avec confiance la chaux vive comme moyen efficace de détruire la mouche à blé, pourvu qu'elle soit appliqué aux champs avant que l'insècte se soit transformé en chrysalide, et nous avons confiance en son pouvoir et en son efficacité ; et si la chaux vive est réellement le remède destiné à contre carrer l'influence de la mouche à blé, la nature ne nous à donc pas laissés sans moyens. L'immense quantité de pierre à chaux qui abonde dans cette partie de l'univers, et que l'on peut se procurer si facilement, peut certainement être destinée par la nature

à bien d'autres fins, mais si l'on a dans elle le remède pour guérir la plaie dont souffre notre agriculture tous les ans, nous n'avons qu'à reconnaître la sagesse des buts de la nature, et les facilités qu'elle nous donne de nous prévaloir de ses ressources abondantes et variées. La chaux est elle une substance préjudiciable au sol—au contraire en l'appliquant pour détruire un insecte, nous donnons en même temps à la terre un engrais précieux.

Mais les vers qui tombent du grain sur le champ de blé ne sont pas les seuls; des nombres incalculables s'attachent au grain et à la paille, et sont transportés dans les granges. Il n'est pas aussi difficile de les détruire, mais il faut y arriver.

Quand le blé est battu, il y en a peu qui restent attachés à la paille, qui est généralement bien secouée en passant dans le moulin à battre, et que l'on garde pour en faire du fourrage, mais la poussière et ce qui reste sous les moulins à battre et à vanner, doit être amassé avec le plus grand soin, et déposé dans un endroit exprès ou mêlé avec de la chaux, ou brulé s'il est possible de le faire sans danger.

Quant au blé de semence, (auquel a pu s'attacher quelques insectes) on doit toujours choisir le plus pesant et même le mettre dans * l'eau pendant quelques minutes avant de le semer. Si l'on emploi ce procédé, après avoir bien lavé le blé en le brassant, on le laissera reposer pendant quelques minutes; alors on verra un grand nombre d'insectes flotter à la surface, commes des atomes, que l'on pourra enlever facilement, après quoi l'on fera sècher le blé avant de le semer.

Personne ne pourra dire, même les plus difficiles, que les plans que nous avons soumis ici pour la destruction de la mouche à blé sont compliqués ou dispendieux ; au contraire, tous jusqu'aux plus pauvres de la classe agricole peuvent les mettre à exécution. Nous espérons donc que chacun des cultivateurs qui recevra ce pamphlet,

---

* Voir l'essai du Professeur Hinds sur ce sujet, p. 66 et 67.

le lira avec soin, et agira immédiatement d'après ces simples directions—nous ne lui imposons pas un travail bien difficile, et nous n'avons pas soumis nos idées dans un langage inintelligible, même pour le lecteur le plus ignorant. Que les cultivateurs du Canada soient assurés que les résultats qui leur sont donnés dans ce petit traité, sont dus à des recherches patientes et infatigables de plusieurs années, et s'il en peut naître quelque bien, l'auteur se considèrera non seulement bien rémunéré, mais il sera encouragé à dévouer à l'intérêt agricole sa plus grande attention, et de temps à autre, il publira les résultat de ses expériences comme agriculteur pratique.

En résumé—nous espérons qu'on nous pardonnera de nous être éloigné de notre sujet jusqu'à dire que nous espérons qu'en Canada une nouvelle ére commençait pour les intérêts agricoles du pays, et comme les influences bienfaisantes de l'éducation continuent à opérer sur la société, nous pouvons espérer de meilleurs résultats à l'avenir.

Jusqu'ici le cultivateur s'est trop considéré comme une machine propre au travail physique seulement, et quoi que l'auteur de ces pages sache combien il est difficile pour les enfants du sol, sous le fardeau et l'influence d'un travail constant, de dévouer à la pensée, ce soin qui lui est si bien dû, quoique le principe pensant ne requierre seulement que de l'exercice, pour se développer graduellement, et soit à la charrue ou dans le bois, dans le champ de blé ou la cour de la ferme, partout nous disons —Pensez. Laissez le sens commun suivre sa route, c'est un digne guide, et un moniteur dont lesinstructions sont accessibles à tout être humain.

Les cultivateurs du Canada sont les seuls soutiens du pays.—*L'agriculture est la base de notre commerce* ; et pas un pays ne peut fournir un commerce plus honorable. Nous nous glorifions d'appartenir à cette classe, et de tous les titres que notre bien aimée Souveraine peut conférer, nous sommes convaincu que pas un seul peut mieux nous convenir ni nous donner une aussi grande somme de légitime orgueil, que celui de

A. B., informe respectueusement ses amis et nombreuses pratiques, les marchands de la compagne, les étrangers qui visite la ville de Montréal et le public généralement, qu'ayant pris arrangements avec ses agents de Paris, Londre, Allemagne et des Etats-Unis, il recevra régulièrement un assortiment complet de la dernière et plus belle mode de chapeaux de toute descriptions ainsi que pelleteries de différentes sortes et des derniers goûts.

A. B. sera toujours prêt à exécuter, avec les meilleurs marchandises et d'après les mêmes patrons, tout ordre qui lui sera donné et ce, sous sa propre surveillance de manière a pouvoir garantir que, tant au goût, qualité et confection, son assortiment de chapeaux, casques &c., ne peut être surpassé en Amérique.

Ceux qui sont particulier quant à ce qui regarde le choix des meilleurs qualité d'article à des prix modérés sont invité à venir et examiner son asortiment de marchandises avant d'aller acheailleur.

On achétera à cet établissement toute espèces de peaux à des prix élevé et pour argent comptant.

NOUVEL ATELIER DE
Photographie,

VIS-A-VIS LA SALLE DES ODD FELLOWS,

64, Grande Rue St. Jacques, MONTREAL.

DE JAMES HIGGINS, "ARTISTE".

M. HIGGINS à l'honneur d'informer les Dames et Messieurs qui visitent Montréal qu'il a fait préparer une magnifique chambre pour recevoir convenablement ceux qui le patronisent, en attendant leurs portraits.

M. H. s'étant procuré à grands frais toutes les améliorations modernes dans son art est maintenant prêt à prendre des portraits de toutes espèces particulièrement d'après le système dit "Amprotype" genre supérieur et le plus estimé, et d'après le système Melanotype récemment découvert; il se charge de les monter en boîtes, médaillons, anneaux, épinglettes, etc. etc.

M. H. prend des copies de portraits d'amis décédés et fournira des boites de marbre blanc de Paros afin de les placer sur les tombes, rappelant ainsi à ceux qui visiteront ces tombes les souvenirs vivants des morts.

Il garanti que tous les portraits pris par lui donneront entière satisfaction tant sous le rapport du prix et du travail que des matériaux.

Veuillez passer pour examiner les échantillons avant d'acheter ailleurs.

Portraits d'enfants pris en cinq secondes.—Matériaux photographiques à vendre à 25 pour cent meilleur marché qu'ailleurs.

Portraits pris également en toute saison. Instruction donnés dans l'Art.

Quand vous venez à Montréal n'oubliez pas de visiter le No 64 Grande rue St. Jacques.

LE SEMEUR CANADIEN,

N. CYR, Redacteur.—Ce journal paraît le vendredi de chaque semaine, et traite des sujets suivants :— Littérature, Morale, Science, Agriculture, Religion et Politique. Il contient entre autres les nouvelles intéressantes.

Prix de l'abonnement: Deux piastres par année ou une piastre pour six mois, payable d'avance.— Tout nouvel abonné payant $ 2 reçoit comme prime un *Cours de lectures* de plus de 300 peges.

L. AUGER, Gérant.

1, Descente de la Place-d'Armes,
Montréal, Septembre 1858.

IMMENCE AVANTAGE.

BLOC DAVID.

R. COQUERELLE,

Grande Rue St. Jacques

Et 171 Rue St. Paul, Montreal.

FONDERIE spéciale de Poële de cusine d'après les meilleures modèles connus, vendus *à garanti* Grille. et plaque de feu de rechange, qu'on peut poser soi-même, *donner par dessus le marché*; ce qui permet aux poëles de durer deux fois plus.

Poëles à fournaux de deux pieds et demi et trois pieds, Poëles simples, Poëles à bois, nouveaux modèles.

COUCHETTES DE FER en tous genres depuis trois piastres jusqu'à $ 500.

J. W. Biggens & Cie.,

PEINTRE, &c.

No. 64, Grande Rue St. Jacques,

MONTREAL.

Sont prêts à faire toutes espèces d'ouvrages de peintures, tels que peinturage de maisons, tapisserie, peinture au sable, vernis, &c., &c., &c.

— AUSSI : —

ENSEIGNES, GENRE SIMPLE ET ORNÉ.

Ils donneront une attention particulière au Fresque, peinturage de persiennes, dorure, Bronzage et peinture de fantaisie dans toutes ses variétés.

On peut voir à l'Atelier No. 64, Grande Rue St. Jacques, des échantillons de peinturage d'enseignes, persiennes peintes dans le genre orné, &c.

Peintures, Huiles, Vitres, Mastic, Brosses, &c, constamment à vendre.

MacKEY & GODIKE,

AVOCATS,

25, *Rue St. Vincent, Montreal.*

W. H. BOYD,

MANUFACTUREUR DE FUSILS ET DE PISTOLETS,

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LES

AMATEURS DE CHASSE ET DE PECHE,

NO. 127 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

W. H. BOYD a constamment en main tout les articles nécessaires pour la chasse et la pêche et de la meilleur description.

☞Réparation exécutée sous le plus court délai et à des prix raisonnables.

P. BARIL,

FONDEUR,

Fabricant de Plaque Métalliques pour enseignes et plaques de porte, No. 21, Rue St. Louis.

A. W. FOOTNER,

Successeur de Henry Carleton,

IMPORTATEUR DE TOUTE ESPECE DE

Terronneries,

No. 214, Rue St. Paul.

ETABLISSEMENT A HARDES
"CRYSTAL HALL,"
COIN DES
Rues McGill et Notre-Dame.
MONTREAL.

X. LOISELLE,
MARCHAND TAILLEUR,
pier et confectionneur d'habillement en général.

HUGH R. FLETCHER.

No. 4, RUE STE. HÉLÈNE,
REÇOIT EN CONSIGNATION

PERLASSE, POTASSE,

Blé, Maïs, Farine et Provision.

Qu'il vend en commission aux plus hauts prix.

DR. R. THOMSON,

MEDECIN ACCOUCHEUR, CHIRURGIEN,

No. 72 Rue Ste. Marie, Montreal.

Tous les jours, de 8 à 10 heures A. M. consultations gratuites aux pauvres.

BUREAU D'AGENCE GENERALE,

No. 25 Rue St. Vincent, Montreal.

L. G. BOLSTER

Libraire de livres, etc., etc., etc., se charge de la vente et du louage de emplacements aussi bien que des maisons, etc., etc. Reçoit même des rentes et toute collection de comptes tant à la ville qu'à la campagne et fait en général l'ouvrage d'un agent à commission.

RECOMMANDATION.

L'HON. JOHN J. YOUNG; P. L. LETOURNEUX, ECR.
A. BRYSON, ECR., DR. WILFRED NELSON.
ARCHAMBAULT ET DUHAMEL, No. 16 Rue St. Vincent, et H. ROSE, ECR.

LYMAN, SAVAGE & Co.

226, Rue St. Paul

MONTREAL.

Informent respectueusement les Cultivateurs et les Jardinier Canada, qu'ils importent et ont constamment en mains un grand a timent de

GRAINES DES CHAMPS ET DE JARDI

QU'ILS VENDENT A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS

Etant en rapport avec plusieurs maisons du continent Euro ils ont toutes les nouvelles espèces de graines de semence. L., Co., importent et font moudre du

Platre de la Nouvelle-Ecosse,

qu'ils offrent en vente en poches ou en barils aux plus bas prix.

Ils vendent aussi toutes sortes d'engrais artificiels, tels GUANO, PHOSPHATE de CHAUX, &c., &c.

L., S. & Co., vendant une grande quantité de **Graines Mil et de Trefle,** qu'ils importent, les Cultivateurs pourront a a leur établissement les plus haut prix du marché pour ces graine Les marchands de la campagne pourront en avoir d'eux à des pri leur permettront de faire de très bons profits en les détaillants.

Montréal, Janvier 1859.

LA PHARMACIE DU DR. PICAULT,

Située dans une position centrale, entre le marché Bonsecours marché des Animaux, à deux pas de l'Eglise Bonsecours, dans le sinage de l'Hôtel Donegana, du Palais de Justice et des Bureaux Corporation, offre un avantage tout particulier aux habitants de la pagnes ainsi qu'aux marchands qui visitent Montréal.

On y trouve tous les remèdes annoncés dans les gazettes, et de les médicaments français le plus en réputation.

Ces médicaments sont préparés avec le plus grand soin et a les remèdes les plus purs importés spécialement pour cela.

On observera que la pharmacie du Dr. Picault offre un avant qu'on ne saurait trouver dans aucun autre pharmacie ou apothicair de la ville, c'est de pouvoir consulter le docteur *gratis*, et par même n'acheter que les remèdes convenables à la maladie et au t perament du malade. Avantage précieux pour les familles peu rich

PICAULT ET FILS,
Médecins et pharmaciens,
42, Rue Notre-Dame, Montréa

P. S.—Visite en ville et à la campagne.